

CHAPITRE XXI.

Les accusés ont été déclarés innocents ; le procès, qui fixait l'attention générale, a tourné au profit des Juifs ; les crieurs publics, par ordre du roi, répandent par la ville le détail circonstancié de toute l'affaire ; les garanties promises aux Juifs leur ont été accordées immédiatement après l'acquitte-

### CHAPITRE XXI.

#### AMITIÉ.

Les accusés ont été déclarés innocents ; le procès, qui fixait l'attention générale, a tourné au profit des Juifs ; les crieurs publics, par ordre du roi, répandent par la ville le détail circonstancié de toute l'affaire ; les garanties promises aux Juifs leur ont été accordées immédiatement après l'acquitte-

ment des accusés. Pourquoi donc la figure de Ben-Joseph reste-t-elle empreinte de tristesse et d'inquiétude ? Redoute-t-il la vengeance des prêtres, l'indignation des nobles et le désespoir de Rokiezana ? Oui, ces craintes le tourmentent, mais sa douleur a un motif plus puissant encore..., c'est Esterka. De sa conduite dans l'avenir, dépend le sort de ses coreligionnaires. Si plus tard, élevée au plus haut degré de puissance, elle ne se laisse éblouir par la flatterie et les plaisirs, si elle n'oublie ses frères, Israël sera délivrée. Mais Ben-Joseph, pour la première fois, doute d'Esterka ; il craint que son ame ne soit fragile. Quoi ! se dit-il, séparée plusieurs jours de son père, au moment où elle vient d'échapper au bourreau, au lieu d'aller se jeter dans ses bras, et partager ses prières et sa joie, elle se dirige vers la demeure du roi ! à quel titre ? Elle ne doit

y rentrer que comme épouse de Kasimir et reine de Pologne.

Son ame était oppressée ; son esprit s'agitait dans mille pensées, touchant l'avenir de son peuple. Oh ! qu'il eût voulu chercher un endroit solitaire, s'abandonner à sa douleur, verser des larmes abondantes. Mais, à défaut d'amour, l'amitié le réclame ; et il songe à en remplir les devoirs.

L'homme s'attache à son œuvre : si vous avez soigné une plante, si vous l'avez cultivée, arrosée, protégée contre l'orage ou les ardeurs du soleil, vous lui portez une affection particulière ; vous vous attachez à chacune de ses branches qui naît, grandit, se développe sous vos yeux. Vous la préférez à des plantes plus précieuses auxquelles vous n'avez pas accordé les mêmes soins. De même, si vous vous intéressez à un or-

phelin, si vous le soignez, le protégez, s'il grandit sous vos yeux, et que son esprit se développe par vos soins, vos bienfaits accroissent votre attachement. Ainsi un homme que vous aurez tiré d'un danger, que vous aurez secouru dans le malheur, vous le prendrez en affection, vous l'aimerez; c'est ce qui arriva à Ben-Joseph. Il porte le plus vif intérêt à Grégoire, non seulement pour l'avoir aidé à sauver Esterka, mais encore il l'aime pour ses propres bienfaits, pour l'avoir soustrait avec sa fiancée, au joug d'un maître inhumain, et lui avoir donné l'indépendance en place de la servitude. Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans un moment si grave, Ben-Joseph, au lieu de se rendre chez Ben-Himmel, ou de partager les prières de ses coreligionnaires, alla trouver Grégoire. Son cœur avait besoin d'épanchement, et n'en trouvant pas dans

l'amour, il le cherchait dans l'amitié.

En entrant dans la chambre de Grégoire, il aperçut Maria qui pleurait, et Grégoire à ses genoux, qui en vain s'efforçait de la consoler.

— Qu'est-il arrivé, demanda Ben-Joseph, qu'avez-vous, mes amis? je vous apporte des nouvelles qui assurent votre bonheur. Allons, Maria, de la gaieté; Grégoire, réjouissez-vous. C'est une bonne journée; plus de larmes, plus de tristesse.

C'est ainsi qu'il réunissait ses efforts à ceux de Grégoire, pour calmer le désespoir de Maria.

— Vous ne pouvez rien contre la fatalité qui nous poursuit, répondit-elle.

— Voyons cela, parlez.

— Le pan de Wola sort d'ici.

Et Maria s'arrêta en soupirant, comme s'il suffisait de prononcer le nom du maître

pour faire sentir toute l'étendue du malheur de sa serve.

— Le pan de Wola, répéta en riant Ben-Joseph; oh! il ne peut rien contre vous.

— Il est venu ici, interrompit Grégoire, poli, aimable, comme je ne l'avais jamais vu. En me rappelant sa déclaration devant les juges, et le témoignage favorable qu'il donna en ma faveur, et le voyant si doux, si affable, je pensai qu'un miracle avait changé sa nature, et que peut-être le malheur qui l'a atteint, en lui apprenant à souffrir, lui a appris à compatir.

— Allons, allons, il n'est pas venu ici sans motif intéressé.

— Grégoire, me dit-il, après avoir parlé de choses et d'autres, tu sais que l'incendie a dévoré mes biens. Tout est brûlé, jusqu'à mon dernier cheval, jusqu'à ma dernière

voiture. J'ai besoin d'argent, tu es riche, veux-tu m'en prêter?

— Je lui répondis, ce qui est vrai, que je ne pouvais satisfaire à sa demande.

— Vraiment, ajouta-t-il, je n'exige pas de toi une grande somme; je suis invité à la fête royale, et ne puis me présenter à la cour à pied. Prête-moi pour trois jours l'argent nécessaire à l'achat d'un équipage, *et verbum nobile*, lundi je te rendrai la somme avec de forts intérêts.

— Eh bien! tu lui as promis cet argent?

— Moi!

— Certes.

— Et où aurais-je pris cette somme?

— Quoi! et les trésors que j'ai mis à ta disposition.

— Pouvais-je toucher à l'or qui ne m'appartient pas? non, mon ami. Déjà, dans ce

procès, j'ai souffert du mensonge qui me faisait passer pour un homme enrichi.

— Nous allons y remédier. Mais revenons au pan de Wola.

— Je le refusai donc, en l'assurant que je n'étais pas plus riche qu'auparavant. Alors, voyant que ses efforts étaient inutiles, il se leva brusquement, lança un regard de bête fauve sur Maria, et lui dit : Je pense que tu n'es plus nécessaire au tribunal, et que tu ne tarderas pas à retourner près de ton maître. Et il sortit, en fermant si brusquement la porte, que les carreaux de vitres se brisèrent en morceaux. Peux-tu t'étonner à présent de ma douleur et des larmes de Maria ?

— Soyez sans crainte, mes amis, moquez-vous du pan de Wola, il n'est plus votre maître.

Ici Ben-Joseph leur fit le récit de sa dé-

marche auprès de Kasimir en leur faveur, et termina en remettant au chasseur l'expédition du roi, qu'il ne devait ouvrir qu'en cas d'un extrême danger.

— Eh bien ! êtes-vous contente maintenant ? dit-il à Maria en serrant sa main ; plus de maître, plus de nuits sans repos, plus de travaux répugnants ; vous serez libre, indépendante, reine chez vous, suivant vos goûts, vos penchants, toujours amante, toujours aimée, réunie par un lien sacré à celui que votre cœur a choisi. Maria, vous devez être heureuse !

Les deux amants, émus jusqu'au fond de l'âme, restaient muets, et ne savaient exprimer leur reconnaissance qu'en se serrant la main avec transport, et se regardant avec amour. Ils sentaient que le spectacle de leur bonheur était la plus satisfaisante expression de leur gratitude pour un ami

dévoué. Effectivement, Ben-Joseph jouissait de son ouvrage, et se trouvait heureux en ce moment.

Il lui restait à assurer l'avenir de son ami, en lui donnant l'indépendance.

— Grégoire, dit-il, tu n'as pas voulu te servir de l'or que j'ai mis à ta disposition, même lorsqu'il s'est agi du salut de Maria. C'est bien, j'en eusse fait autant. Cependant, il faut que tu songes à l'avenir. L'amour embellira toujours ta vie; mais ta famille peut grandir, tu peux avoir des enfants, il te faut encore songer aux besoins matériels de la vie. Tu ne veux pas de mon or pour rien; d'un autre côté, quelques talents que tu aies, aucune carrière ne t'est ouverte si tu n'es en état de faire des avances. Voici donc ce que je te propose : nous sommes associés de cœur, associons-nous encore d'intérêts. Moi, je donnerai mon

argent, toi, ton travail et ton industrie. Nous achèterons les sables maudits, nous y fonderons une colonie, et nous partagerons les bénéfices. Ce sera juste, puisque tu ne pourrais rien sans mon or, et que je ne saurais en tirer aucun parti sans ton travail.

— Et pourquoi ne viendrais-tu pas diriger toi-même les travaux ?

— Autre est ma destinée.

— Que veux-tu donc faire ? Maintenant que tu as assuré le sort de tes coreligionnaires, ne peux-tu te fixer, et songer à ton propre bonheur ?

Ben-Joseph, qui a résolu de relever sa nation, de la réhabiliter, de lui assurer un avenir aussi brillant que son présent est funeste, et que son passé fut glorieux, ne se contentait pas d'avoir préservé ses frères du massacre et d'avoir allégé leur servitude.

De longs travaux l'attendaient encore ; il eût peu dévoiler à Grégoire ses projets gigantesques, mais il pensa que le moment n'était pas encore venu ; que celui-ci, ignorant les moyens dont il pouvait disposer, ne verrait qu'une chimère dans le but.

Il se borna à lui répondre :

— Le repos n'est pas fait pour moi. Un long temps se passera avant que je puisse me fixer, avant que j'aie un toit où je puisse tranquillement reposer ma tête.

— Quels sont donc tes projets ? Caches-tu quelque mystère à ton ami ?

— Non, Grégoire, dit-il en lui serrant la main ; mais, malgré ton esprit élevé, dégagé de préjugés, tu ne saurais encore me comprendre.

— Donne-moi du moins l'espoir qu'un jour je connaîtrai le fond de ton âme.

— Oui, oui, dit-il en levant les yeux vers le ciel, alors qu'avec mon aide Kasimir victorieux plantera son drapeau triomphant dans la capitale de la Russie.

Grégoire resta étonné du pressentiment d'une guerre que rien n'annonçait, et de la puissance que s'attribuait Ben-Joseph ; mais il s'accoutumait à le regarder comme un être extraordinaire, et tout en conservant un doute ne regardait pas comme impossible la réalisation de ses paroles.

En ce moment entra un Juif colporteur, tout chargé de bonnets de fourrure. — Est-ce vous, monsieur, dit-il en s'inclinant et regardant Grégoire, qui m'avez fait venir ? Voici des bonnets de première qualité. Et comme il montrait sa marchandise, il marmottait des paroles en hébreu.

Grégoire réprima un sourire, car il comprit aussitôt que c'était un des agents de son



ami. La nouvelle qu'il lui annonçait devait être bien importante, car Ben-Joseph se leva à l'instant, et serrant à la hâte la main de Grégoire et Maria, il s'éloigna avec le Juif.



## CHAPITRE XXII.

### LE BANQUET JUIF.

Lorsque le bonnetier se trouva seul avec Ben-Joseph, il reprit sa narration, toutefois après s'être assuré que personne ne l'écoutait.

— Selon votre ordre, dit-il, j'ai pris ces bonnets, et criant de temps en temps *bonnets à vendre, bonnets à bon marché*, j'ai suivi le loup (ainsi il appelait le prêtre Martin).